

**Le 7 décembre 2002, nous apprenons qu'est donnée en exclusivité, la dernière interview du peintre, réalisée en février 1999. En fait l'auteur avait oublié que cet interview a été publié en d'août 1999. Il y donc des passages en moins dans celui de 2002 (ils sont en italiques) mais aussi un passage en plus ! J-P Damaggio**



**Guayasamin (« l'oiseau blanc qui vole » en quechua, aurait eu quatre-vingts ans. Il revient sur ses débuts amorcés à la Tela, un quartier populaire de Quito, sur son engagement, ses voyages à travers le monde et son attachement à ses origines indiennes qui l'ont conduit à son œuvre majeure la Chapelle de l'homme.**

Marié « quatre ou cinq fois, je ne sais plus », il se fâchait très fort quand on lui disait qu'il était machiste.

Cet homme, qui espérait retrouver une femme et avoir « deux enfants de plus » des sept qu'il avait déjà, se définissait comme un « humble athée », pour qui faire l'amour est un acte « religieux, spirituel, aussi merveilleux qu'écrire de la musique ou des poèmes, un acte divin ».

C'était aussi un homme d'un immense engagement personnel. Sa dernière sortie, en janvier 1999, fut pour Cuba. Pour les quarante ans de la révolution, il était, à Santiago de Cuba, aux côtés de deux prix Nobel de littérature, José Saramago et Gabriel Garcia Marquez.

**Vous êtes né dans une famille modeste qui n'a pas toujours accepté votre vocation de peintre. Comment avez-vous acquis une formation artistique?**

Oswaldo Guayasamin. Je suis né en 1919 à Quito, dans un quartier populaire appelé la Tela, aîné de dix enfants. Je peins depuis l'âge de six ans et je ne sais rien faire d'autre. Ma mère m'aidait un peu, en cachette, mais mon père était violent et me fichait des raclées terribles. À l'époque, selon lui, on ne pouvait être qu'avocat, militaire ou curé.

Vers huit ans, j'ai commencé à peindre des tableaux à l'huile. Toutes les semaines, je les donnais à une petite vieille qui allait les vendre, pour deux sucres [monnaie de l'Équateur de l'époque], un pour elle et un pour moi, aux touristes, aux portes des hôtels. Je peignais le volcan Chimborazo, les paysans indiens... Ces petits tableaux, presque des miniatures, avaient tant de succès que je pouvais tout seul m'acheter mes livres, mes crayons et mes cahiers pour l'école. Ensuite, j'ai fait des portraits, en noir et blanc, d'après photo, de Douglas Fairbanks et autres étoiles du cinéma de l'époque. Grâce à cela, j'ai pu entrer aux Beaux-Arts où je suis resté sept ans, plus quatre ans en architecture. Un an après être sorti, j'ai fait ma première expo personnelle. J'avais vingt-deux ans. Par un hasard extraordinaire, Nelson Rockefeller était de passage à Quito. Collectionneur d'art latino-américain, il avait acheté des Rivera, Orozco, Siqueiros... *Quelqu'un de l'ambassade l'a convaincu de venir voir mon exposition. Je peignais des tableaux immenses, tourmentés. Il en a choisi cinq. Quelque temps après, j'ai reçu un chèque énorme, accompagné d'une invitation du Département d'État américain. Lorsque je suis arrivé à Washington, Rockefeller m'attendait à la descente du train. C'était la guerre, la ville était remplie de généraux et il n'y avait pas d'hôtels où se loger. Je suis resté quatre jours chez lui avant de commencer à parcourir tous les musées du pays, copiant dessinant avec une grande intensité. J'ai fait ma première exposition au Musée d'art moderne de New York, puis à San Francisco, Detroit, Chicago... J'avais des critiques effervescentes : «Un tableau de Guayasamin a la sonorité d'un piano jeté d'un cinquième étage», disait-on !*

*J'ai passé six mois aux États-Unis. J'étais l'enfant prodige. Moi qui vivait à Quito dans une maison très humble, avec une chambre de quelques mètres carrés où nous dormions tous ensemble, j'étais reçu dans les meilleurs hôtels, tous frais payés...*

Mais j'avais une idée en tête, aller au Mexique pour connaître Orozco. J'ai vendu des quantités de tableaux à des célébrités comme Anthony Quinn ou Walt Disney, ce qui m'a permis de partir pour le Mexique où je suis resté quatre mois. Orozco m'a enseigné la technique peinture universelle. C'est aussi à Mexico que j'ai connu Neruda qui était alors consul du Chili. Nous nous sommes liés d'une amitié très profonde qui a duré jusqu'à sa mort. Après cela, j'ai été saisi d'un incontrôlable désir de connaître le reste du continent. Je ne voulais pas me laisser influencer par la peinture

universelle. Pendant deux ans j'ai parcouru tout le Mexique, l'Amérique centrale, l'Amérique du sud, de village en village, de ville en ville.

### **Partie ajoutée en décembre 2002 :**

[Quand je suis rentré à Quito, j'ai commencé à peindre " Huacaynan ", en quechua " le chemin des larmes ". Sept ans de travail, une centaine de tableaux pour une exposition en 1970. Puis, j'ai commencé à construire cette maison que j'ai entièrement créée. J'ai pendu chaque tableau, planté chaque arbre, j'ai dessiné chaque objet, chaque meuble. En Équateur, la discrimination raciale est brutale. À l'école, les enfants ne jouaient pas avec moi car j'étais un Indien nommé Guayasamin. Je crois bien que j'ai fait cette maison pour les épater !

### **Votre seconde grande série, " L'âge de la colère ", embrasse les drames du XXe siècle.**

Oswaldo Guayasamin. Ce siècle a été véritablement terrible. Les premières images que j'ai vues dans les journaux quand j'étais enfant sont celles de villes bombardées. La violence de l'homme contre l'homme, la guerre civile espagnole, les camps de concentration, les bombes atomiques, la misère, la pauvreté. Je suis allé dans tous les camps de concentration d'Europe, à Hiroshima et sur les lieux des grands massacres. Le seul fait d'être sur les lieux, de voir des montagnes de valises vides, de lunettes, de dentiers ou de chaussures, fait hurler et, les larmes dans les yeux, je dessinais. En 14 ans, j'ai peint 240 tableaux. Je n'ai pas terminé cette série pour pouvoir me consacrer à mon projet de la Chapelle de l'homme, mais j'en ai les dessins, les aquarelles, les photos. Je n'ai pas eu le temps de peindre Sabra et Chatila, l'ex-Yougoslavie, la violence entre Juifs et Palestiniens, la bestialité de ce qui se passe en Afrique.]

### **- Ce sont vos origines indiennes qui vous ont conduit au projet de la Chapelle de l'homme ?**

Probablement, mais surtout la conviction que, dans le cerveau humain, il y a des tas de stupidités comme les, frontières, la couleur de la peau, les religions, les drapeaux. Les hymnes. La Chapelle de l'homme est un appel à l'Amérique latine pour que, du Mexique à la Patagonie, nous soyons un seul pays. L'idée m'en est venue il y a une douzaine d'années. La ville de Quito a été fondée il y a trois mille ans. À cette époque, le temple du Soleil avait été érigé en haut d'une colline construite par les hommes qui se trouve au milieu de la ville actuelle. *Cette colline, appelée le Panecillo, passe exactement sur la ligne de l'équinoxe. Ces civilisations connaissaient parfaitement le mouvement des astres et pouvaient déterminer avec précision où se trouvait la moitié du monde.* Ce temple était un édifice cubique, comme un dé, avec une petite porte où il fallait entrer incliné,

presque à genoux. À l'intérieur, une plaque d'or de quatre à cinq millimètres d'épaisseur, entièrement polie, nue, couvrait les murs et le sol. Entrer dans ce temple, c'était entrer dans le cœur de Dieu, dans le cœur du Soleil.

Nous, les Indiens, avons une trilogie: le Soleil, l'or qui en est la représentation sur la terre et le maïs mûr, couleur du Soleil et de l'or. Lorsque les Espagnols sont arrivés, ils ont détruit le temple et emporté l'or. Avec les pierres du temple du Temple du Soleil ils ont construit la façade de l'église San Francisco au pied du Panecillo. La pierre Sacrée du temple du Soleil a servi à ériger un autre lieu sacré.

La Chapelle de l'homme est située à la même hauteur que ce temple et c'est aussi un cube. Il y aura 3 000 m<sup>2</sup> de fresques. Pour chaque fresque et chaque thème, j'ai créé une architecture différente avec de grands espaces. La partie d'en bas, celle qui est au cœur de la terre, fait 40 mètres sur 40 mètres et, au-dessus, flotte la dalle suspendue la plus grande d'Amérique latine.

Je raconte, mais sans histoire et sans temps. Je ne crois pas au temps et l'histoire ne m'intéresse pas beaucoup. J'ai choisi les «moments vedettes» de quatre groupes indiens depuis huit mille ans. Les Mayas les Aztèques, les Incas et les Aymaras avaient des civilisations d'une culture immense. Un autre thème est celui des soixante-dix millions d'Indiens morts depuis l'invasion européenne espagnole: les maladies, les assassinats, les bûchers. Selon l'écrivain Eduardo Galeano, il y avait cent millions d'habitants du Mexique à la Patagonie. En un siècle et demi, soixante-dix millions sont morts. Ensuite, ce sont les Portugais, les Français, les Anglais qui commencent à apporter les Noirs, cinquante millions de Noirs, arrachés à l'Afrique et dont la moitié sont morts en route et ont été jetés à la mer. Mais, je veux aussi raconter que nous venons tous d'une même racine. Avant Nuestra America de José Martí, avant les songes de Bolívar, il existait ici, au XIV<sup>e</sup> siècle, un seul royaume couvrant une grande partie du Brésil, le nord de l'Argentine, tout le Chili, le Pérou, l'Équateur et l'Amérique centrale. Le Cuzco, le nombril du monde, en était la capitale. Que nous le voulions ou non, nous parlons tous la même langue du Mexique à la Patagonie, sauf au Brésil, et nous partageons une même religion, le catholicisme. Nous pourrions être un seul pays, nous devons être un seul pays. C'est mon cri et mon angoisse.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR FRANÇOISE ESCARPIT